



HAL
open science

Compte-rendu : Hélène Vu Thanh Devenir Japonais. La mission jésuite au Japon (1549-1614). Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016, 486 p.

Martin Nogueira Ramos

► **To cite this version:**

Martin Nogueira Ramos. *Compte-rendu : Hélène Vu Thanh Devenir Japonais. La mission jésuite au Japon (1549-1614)*. Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016, 486 p.. Archives de Sciences Sociales des Religions, 2017, pp.460-463. 10.2307/26612828 . hal-02503435

HAL Id: hal-02503435

<https://hal.science/hal-02503435v1>

Submitted on 10 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publi es ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou priv es.

Review

Reviewed Work(s): Devenir japonais. La mission jésuite au Japon (1549-1614) by Hélène Vu Thanh

Review by: Martín Nogueira Ramos

Source: *Archives de sciences sociales des religions*, 62e Année, No. 180 (octobre-décembre 2017), pp. 460-464

Published by: EHESS

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/10.2307/26612828>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Archives de sciences sociales des religions*

JSTOR

donc « laïques », c'est-à-dire hors de toute médiation du sacré. Il faut comprendre le « Dieu sans religion » annoncé dans le titre comme un dieu sans religion instituée, sans « système de croyances, d'observances et d'institutions sociales et privées destinées à dompter l'ambivalence des puissances irrationnelles qui menacent la vie ou, si l'on en prend convenablement soin, assurent le salut » (p. 212 note).

Les auteurs reprennent ici une intuition classique du protestantisme, déjà affirmée lors de la Réforme. Poursuivant la pensée de Karl Barth, qui opposait la foi chrétienne à la religion, ils tentent de retrouver, dans plusieurs textes bibliques, la communauté dégagée de la religion présentée dans les Évangiles et proposée par Jésus puis Paul.

Le premier chapitre analyse ainsi plusieurs paraboles (Lc 15,11-32, Mt 20,1-6, Lc 10,25-37, Lc 14,15-24//Mt 22,1-14, Lc 16,1-8), sélectionnées parce qu'elles « ne peuvent pas ne pas venir du poète de Nazareth lui-même » (p. 62). Soulignant les effets de renversement et la dimension poétique et tragi-comique de ces « miniatures littéraires autonomes », l'exégèse demande pour chaque récit ce qu'il dit de l'Église. Ces récits, qui ont pour trait commun de traiter de repas et d'accueil, sont tous des lieux de transformation; l'Église y apparaît comme « l'espace ouvert d'une confrontation décapante avec soi-même » (p. 65).

Le second chapitre s'intéresse à la personne même du Jésus qui a raconté ces fables, notamment dans son rapport à la commensalité. De nombreux récits du Nouveau Testament mettent en scène Jésus attablé avec des convives de toutes sortes, à l'occasion de différents repas, qui sont le plus souvent l'occasion de renversements, de transformations, et la mise en actes d'une « sécularisation radicale de la transcendance » (p. 73). Ce chapitre comporte l'analyse de plusieurs textes bibliques évoquant Jésus à table, la définition qu'il propose du Royaume, les points de discussion avec la tradition religieuse du judaïsme. Les auteurs en retirent quatre paradoxes qui donnent son sens et son identité à l'Église: l'événement, l'ouverture, la présence réelle, la fondation non institutionnelle.

Ce que la passion de Jésus apporte à la compréhension de l'Église est analysé dans le troisième chapitre: c'est « le paradoxe absolu d'une sécularisation radicale [...] le Dieu qui s'est manifesté dans la singularité humaine de la liquidation la plus profane » (p. 161).

Le chapitre suivant vise à réfuter une possible critique de la thèse d'un christianisme

essentiellement non religieux: la pratique très tôt attestée des gestes symboliques que sont le baptême et la cène: n'est-on pas là dans le religieux, par la ritualisation codifiée et l'administration du sacré? La lecture proposée ici des textes décrivant le baptême, la pratique du repas et le lavement des pieds (Ro 6,1-14, 1 Co 11,17-12,31, Jn 13,1-21) en fait ressortir la dimension subversive et universelle.

Le cinquième chapitre reprend 1 Ro 12,1-13,14, montrant que l'argumentation sur le corps du Christ repose à la fois sur la conscience de vivre un temps nouveau et sur l'extension universaliste de la convivialité offerte par Jésus. La prédication apostolique fournit une sécularisation des concepts religieux, offrant par là la vision d'une Église qui est universalisation des tablées ouvertes de Jésus.

Le chapitre 6 propose en conclusion cinq thèses sur l'Église: son fondement est fondamentalement événementiel; elle se structure dans un processus de continuité; elle repose sur un commandement et une promesse (« Vous serez mes témoins »); sa continuité est conditionnelle; elle est une grâce.

L'ouvrage a deux intérêts majeurs. D'une part son originalité, due à un certain ton, une approche particulière des textes bibliques: Jésus y est quasiment constamment appelé « le poète », l'insistance sur la prise en compte littéraire des textes est forte, on note aussi le recours à l'Évangile de Thomas. D'autre part, la qualité de l'ouvrage réside certes dans l'attention portée au texte biblique, qui en permet une lecture renouvelée, mais également dans la façon dont l'ensemble est remarquablement agencé en un tout cohérent, au service d'une compréhension proprement « évangélique » de ce qu'est l'Église. Les textes du Nouveau Testament, comme le démontre cet ouvrage de façon exemplaire, proposent un renouvellement dans la façon de comprendre le monde; c'est sur cette base que l'ouvrage appelle à repenser le rôle des Églises chrétiennes.

Anne-Laure Zwilling

Hélène VU THANH

Devenir japonais.

La mission jésuite au Japon (1549-1614)

Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016, 486 p.

Les débuts du catholicisme au Japon sont loin d'être méconnus de l'historiographie: depuis plus d'un siècle, des chercheurs de toute obé-

dience, aussi bien japonais qu'occidentaux, publient régulièrement sur ce thème. Il est indéniable que cette histoire, qui est le produit de la première rencontre entre l'archipel et l'Occident, ne cesse de fasciner. Rien qu'au Japon, plus de dix livres à caractère scientifique abordant la question des *kirishitan* – un terme dérivé du portugais *cristão* qui aux XVI^e et XVII^e siècles désignait les catholiques et leur religion – ont paru entre janvier et octobre 2017. En s'attaquant à un tel sujet, il est ainsi souvent difficile de se démarquer de ses prédécesseurs et de faire preuve d'originalité.

À travers l'exemple du Japon du XVI^e siècle, l'auteur de cet ouvrage, qui est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2012, réinterroge les liens entre Rome et les terres de mission durant la première mondialisation, celle que mènent les deux puissances ibériques, le Portugal et l'Espagne. Le fil directeur choisi est celui de la politique d'accommodation de la Compagnie de Jésus. Afin d'éviter l'écueil de proposer une histoire *hors sol* dans laquelle les Japonais ne seraient guère plus qu'une toile de fond à la geste héroïque des missionnaires, l'analyse est centrée sur les réalités du terrain et prend en compte la complexité du processus d'évangélisation. Tout au long de sa démonstration, Hélène Vu Thanh insiste – à raison – sur le fait que celui-ci repose sur la participation active des populations locales.

L'ouvrage est constitué de neuf chapitres. Les deux premiers situent la mission dans son contexte international et japonais. Entre l'arrivée des premiers jésuites en 1549 et l'interdiction du catholicisme en 1614 – les bornes chronologiques de cette étude –, la situation politique de l'archipel évolue grandement : au niveau national, trois personnalités – Oda Nobunaga (1534-1582), Toyotomi Hideyoshi (1537-1598) et Tokugawa Ieyasu (1543-1616) – unifient progressivement le pays en imposant leur autorité aux seigneurs (*daimyō*) ; au niveau local, ces derniers renforcent peu à peu leur emprise sur les différents contre-pouvoirs qui jusqu'alors contrôlaient les campagnes (écoles bouddhiques, communes villageoises et ligues de petits guerriers). Les chapitres 3 et 4 dressent un tableau des différents acteurs de l'évangélisation. Celle-ci est autant menée par les missionnaires européens et japonais que par de nombreux relais laïcs dans les villes et les campagnes (catéchistes, chefs de confréries, etc.). Les chapitres 5, 6 et 7 s'interrogent sur les stratégies missionnaires, l'adaptation de la liturgie et des sacrements aux réalités japonaises,

ainsi que sur l'appropriation de la nouvelle religion par les convertis. L'analyse bat en brèche l'idée que le catholicisme est imposé de manière unilatérale aux Japonais par les missionnaires. Les deux derniers chapitres portent sur les limites de la politique d'accommodation des jésuites à la culture locale et sur les stratégies discursives employées dans leurs écrits sur le Japon adressés au lectorat européen.

La richesse argumentative et la variété des thématiques traitées dans cet ouvrage en rendent la recension en quelques pages extrêmement difficile. Ce travail pourra aussi bien intéresser les historiens des missions, les anthropologues du fait religieux que les spécialistes du Japon de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne. C'est en spécialiste de l'histoire sociale du catholicisme japonais que je me contenterai ici de mettre en exergue quelques-unes des principales qualités de ce livre.

Il apparaît de manière évidente que cette étude repose sur une lecture attentive des nombreuses recherches menées dans le passé sur l'évangélisation de l'archipel. Les principaux historiens, religieux (Josef Franz Schütte, Jesús López Gay, Hubert Cieslik, Michael Cooper) et laïcs (Léon Bourdon, Charles Ralph Boxer, Jurgis Elisonas), sont mobilisés. L'auteur a aussi su tirer parti du renouveau actuel que connaît l'histoire des missions ; les travaux d'Ines Županov sur l'Inde, de Pascale Girard sur la Chine ou de Charlotte de Castelnaud-Estoile sur le Brésil sont fréquemment cités. Cette approche, généralement absente de l'historiographie japonaise, permet de resituer l'action des jésuites au Japon dans son contexte international de propagation du catholicisme et de nuancer l'idée selon laquelle il s'agirait d'une mission d'exception.

L'étude se fonde aussi sur une analyse minutieuse de nombreuses sources de première main jusqu'alors assez peu utilisées. Dans les chapitres 6 et 7, l'auteur fait par exemple usage des *dubia circa sacramenta*. Ces doutes, qui sont adressés sous forme de questionnaire par les missionnaires en poste au Japon à leurs supérieurs, permettent de relativiser l'image de missionnaires intransigeants pourfendant « l'idolâtrie » bouddhique et de mettre en relief une autre réalité de l'évangélisation ; réalité que l'on perçoit assez mal en se référant uniquement aux ouvrages de propagande de la Compagnie de Jésus.

À l'inverse de certains chercheurs qui parfois ont tendance à considérer les jésuites de la première mondialisation comme des

« collègues » et à citer leurs écrits sans le recul nécessaire, Hélène Vu Thanh décrit avec finesse les stratégies discursives que l'on retrouve dans les écrits destinés au lectorat européen. Dans le chapitre 9, à travers les exemples de l'*Historia de Japam* (œuvre restée à l'état manuscrit rédigée entre 1585 et 1594) de Luís Fróis (1532-1597) et de l'*Historia del principio y progreso de la Compañía de Jesús en las Indias orientales* (1583) d'Alessandro Valignano (1539-1606), l'auteur montre quels étaient les objectifs de ces écrits : construire une image idéale de la mission du Japon, justifier les politiques d'accommodation en décrivant des faits saillants de la culture locale et – aussi et surtout – édifier le lecteur européen afin de recueillir des fonds pour soutenir l'action de la Compagnie.

La composante japonaise de la mission, essentielle dans la diffusion du catholicisme et dans l'ancrage de la doctrine au niveau local, est aussi constamment mise en avant. Dans la continuité des travaux de João Paulo Oliveira e Costa, Hélène Vu Thanh dresse, dans le troisième chapitre, le profil des missionnaires présents au Japon. Bien que souvent subordonnés aux jésuites européens, on apprend que les Japonais sont nombreux dans la mission, notamment parmi les frères coadjuteurs, et qu'ils jouent un rôle clef dans l'évangélisation. Dans le quatrième chapitre, l'accent est mis sur les relais laïcs de la Compagnie dans les campagnes : pour pallier la faiblesse numérique du clergé, les catéchistes (*dōjuku*), les « sacristains » (*kanbō*) et les chefs de confréries (*kumioya*) sont souvent appelés à catéchiser et à baptiser.

Malgré toutes ses qualités, ce livre n'est pas exempt de quelques lacunes en ce qui concerne le contexte japonais dans lequel prend place l'action évangélicatrice des jésuites. Ce problème est essentiellement lié au fait que l'auteur ne dispose pas d'un assez bon niveau de japonais pour tirer profit des nombreuses recherches écrites en cette langue sur le sujet et aussi pour analyser les sources locales de l'époque. Si ces dernières sont certes moins nombreuses que pour le XVII^e siècle, elles ne sont pas inexistantes ; on en apprend, par exemple, très peu sur toute la production écrite des jésuites en japonais : doctrines, catéchismes, traductions d'œuvres littéraires européennes, recueils de prières, adaptations de chefs-d'œuvre de la littérature japonaise au lectorat catholique, etc. Le choix des mots pour rendre intelligibles les dogmes chrétiens est pourtant une donnée essentielle de toute entreprise évangélicatrice.

Notons aussi que le texte est parsemé de nombreuses erreurs de transcription du japonais en alphabet latin et de choix linguistiques contraires aux usages de l'historiographie occidentale : les noms des Japonais sont souvent donnés avec leur titre d'honneur (*tono* pour l'aristocratie guerrière ou *shōnin* pour certains moines bouddhistes), selon la transcription jésuite de l'époque et non selon le système Hepburn ; il en va de même pour plusieurs mots japonais, ce qui pourra dérouter les japonaisants.

Plus important à mon sens, l'auteur n'a pas suffisamment lu sur la société et les religions du Japon : à l'exception des titres portant sur l'Église au Japon, à peine plus d'une dizaine de références dans la bibliographie concernent ces questions. Et il s'agit bien souvent d'ouvrages généraux un peu datés qui ne portent pas spécifiquement sur le XVI^e siècle qui voit pourtant la diffusion dans de larges pans de la population de deux branches du bouddhisme, souvent assimilées à l'époque au catholicisme, prônant une certaine forme de radicalité religieuse : l'école Nichiren et la Véritable école de la Terre pure.

Sur le fait religieux, les informations fournies sont souvent incomplètes, voire erronées : les *hotoke* ne sont pas des « divinités du bouddhisme », mais des êtres ayant atteint l'éveil ; Amida et Sakyamuni ne sont pas des *bodhisattva* (le premier est le bouddha régnant sur la Terre pure de l'Occident ; le second est le bouddha historique, Siddhārtha Gautama) ; le fondateur de la Véritable école de la Terre pure ne s'appelle pas Shiren mais Shinran ; et aux XV^e et XVI^e siècles, on ne peut pas dire que cette école possède une armée de « moines guerriers » : afin de défendre ses positions sur l'échiquier politique, elle mobilise efficacement ses fidèles (*monto*) qui sont, pour la plupart, des artisans, des paysans et des petites guerriers.

De ce manque de connaissances sur le contexte religieux, il en résulte que des phénomènes d'acculturation du catholicisme ne sont que partiellement appréhendés par l'auteur. Depuis une dizaine d'années, des chercheurs japonais, en particulier Kawamura Shinzō et Kanda Chisato, insistent sur le fait que le catholicisme n'était pas nécessairement perçu comme une religion exotique ou entièrement distincte du paysage religieux de l'archipel, et que l'organisation de certaines écoles bouddhiques, notamment la Véritable école de la Terre pure et ses confréries (*kō*), servait parfois même de modèle pour les jésuites. Les missionnaires n'arrivent pas dans un monde vierge. Les assemblées de sanctuaire (*miyaza*) et

les confréries bouddhiques, qui sont dominées par les notables du cru, jouent un rôle clef dans la vie locale. Il aurait été nécessaire de montrer plus clairement comment le catholicisme se substitue à ces structures, et d'analyser la position des élites locales au sein de celles-ci.

Malgré ces quelques réserves, je ne peux que recommander la lecture de cet ouvrage aux spécialistes des missions et aux historiens du Japon. Hélène Vu Thanh, en se démarquant des lectures anachroniques tendant à faire des jésuites des précurseurs du relativisme culturel, montre avec clarté que la politique d'accommodation des missionnaires, qui résulte de la prise

en compte des réalités du terrain et des débats souvent tendus au sein même de la Compagnie de Jésus, n'est autre qu'un pis-aller n'ayant pour unique fonction que la transmission de la foi aux populations « païennes ». Depuis l'étude de Léon Bourdon, achevée en 1951 mais publiée en 1993, cela fait bien longtemps que le public francophone attendait un travail de cette qualité sur la première évangélisation du Japon.

Martín Nogueira Ramos

